Chapitre 1 - La rencontre d'amour :

Au puits d'Agar

e matin, très tôt, je suis allée puiser de l'eau au puits d'Agar ; les buissons étaient couverts d'une fine couche de givre et le figuier paraissait ensommeillé, avec ses feuilles recroquevillées. J'ai laissé courir la corde jusqu'au fond. J'avais à peine rempli ma cruche, qu'un homme s'est approché, la barbe grisonnante et le regard sombre. Il semblait venir de loin, car il traînait les pieds ; une ceinture de cuir, où pendait une gourde vide, ceignait ses flancs.

- Jeune fille, peux-tu me donner à boire ?
- Approche et baisse-toi, car je n'ai pas de pot.

Il s'est courbé, j'ai incliné la cruche. Alors, j'ai pu voir que ses yeux noirs brillaient et cherchaient à me fixer dans le scintillement des gouttelettes. Je me sentais rassurée, mais comme dans un rêve.

- L'eau est très fraîche et pure, a-t-il dit en s'essuyant la bouche d'un revers de sa main calleuse, aux longs doigts effilés, comment s'appelle ce puits ?
- C'est le puits d'Agar.
- Agar ? Agar n'est sans doute jamais passée en Galilée, où cohabitent Arabes, Égyptiens, Grecs, Romains... et aussi Juifs. Peut-être une communauté égyptienne a-t-elle voulu honorer une de ses ancêtres !
- Agar était juive, servante d'Abraham, et elle lui a même donné un fils, Ismaël.
- Non, jeune fille, Agar était Égyptienne, et son fils a aussi épousé une Égyptienne. Cela est sans importance, pourvu que l'eau soit pure !
- Et que la source soit juive !
- Merci pour cette eau juive, dont le souvenir nous conduit à une Égyptienne. Comment t'appelles-tu ?
- Maria.
- Maria et non Myriam ?
- On m'a toujours appelée Maria, jamais Myriam.
- C'est étrange, étrange... a-t-il répété, comme se parlant à lui-même.
- Pourquoi étrange ? Connais-tu le mystère des noms ?
- Pas tout à fait, jeune fille...

- Ne m'appelle plus « jeune fille », puisque tu sais mon nom !
- Excuse-moi, j'étais perplexe : Myriam est la traduction juive de l'égyptien Maria, on aurait donc dû t'appeler Myriam, comme la sœur de Moïse.
- Certes... c'est aussi étrange que l'eau de ce puits, qui est juive et qui tire son nom d'une Égyptienne. Que dis-tu de ce mystère ?
- Lorsque la mère donne un nom à son enfant, elle cherche à exprimer à la fois ce qu'elle a souffert en lui donnant la vie et ce qu'elle a rêvé en le concevant. Le nom exprime la personnalité, le destin de l'homme. Si ton nom est resté égyptien, tu es aussi Égyptienne, même si tu habites la terre d'Israël ; tu demeures en Israël, mais tu es d'ailleurs par ton désir.
- Tu viens de révéler toute mon existence, il est vrai que j'ai toujours senti que je viens d'ailleurs, de loin... Et toi, comment t'appelles-tu ?
- Jésus.
- Ton nom est juif, lui ai-je dit, déçue.
- Oui, mais il vient d'un nom étranger, Isa, lui aussi égyptien.

Un frémissement m'a traversée. Heureuse que son nom soit aussi égyptien, je lui ai déclaré : « Peut-être nous sommes-nous rencontrés en Égypte, quand tu étais Isa et moi Maria. » J'ai fermé les yeux, cherchant à retrouver en Égypte ce temps dont j'avais perdu la mémoire, où j'étais Maria et lui Isa. Puis je me suis assise sur la margelle, à côté de la cruche. Jésus s'était appuyé au tronc du figuier. Des rayons de soleil perçaient l'ombre du feuillage et flottaient sur lui. Par coquetterie, j'ai ôté mon voile et libéré mes cheveux, qui ondoyaient sur mes épaules.

- Nous trouver ensemble, près de ce puits, doit avoir un sens, s'il est vrai que nous nous sommes rencontrés ailleurs, ne serait-ce qu'à travers notre nom.
- Alors, ma vie doit être inspirée par Dieu, comme la *Bible* elle-même.
- Sans doute... puisque dans notre langue « bara » signifie « parler » et « faire ».
- Comment nos actes peuvent-ils devenir parole ou écriture de Dieu, si c'est nous qui les accomplissons ?
- Comme il en est des paroles des Écritures qui, dites ou écrites par des hommes, sont cependant des paroles de Dieu.
- La vie sans lien avec les Écritures est-elle aussi vaine qu'une lecture des Écritures sans référence à la vie ?
- Certainement ! Par la parole des prophètes et à travers les actions des hommes, Dieu a établi entre sa parole et son écrit des analogies et des convergences, que la parabole a pour fonction d'interpréter.
- Tu es venue ici pour accomplir le désir de ton cœur, l'eau que tu as puisée en est devenue le symbole.
- En effet, en remplissant ma cruche

je me demandais pourquoi je me fatiguais ainsi ; puis tu es venu, je t'ai donné à boire... et tu avais vraiment soif !
- D'une eau offerte par toi, et chargée de ton désir.

Je me suis sentie faiblir et me suis appuyée à la cruche. Une fois remise, je lui ai dit : « je suis captive de la parabole, et la rencontre de Jacob et de Rachel se renouvelle en nous ; c'est extraordinaire !»

Sortant de l'ombre du figuier, Jésus s'est dressé face au soleil, comme pour se plonger dans sa lumière. Il s'est penché sur le puits et, tout en regardant, m'a demandé :
- Jamais le puits ne t'a servi de miroir ?
- Non, jamais ! Lorsque je viens au puits, le seau touche l'eau avant que j'aie le temps de voir le fond.
- Regarde, a-t-il dit en me prenant la main.

Tout contre lui, j'ai vu le fond où nos images flottaient sur l'eau calme, comme deux lunes qui semblaient rire en se balançant à la surface ; dès que je me retirais, elles s'éloignaient. Nous étions si proches que ma joue effleurait la sienne. « Vois, lui ai-je dit, nos images se sont unies. »

Il m'a prise dans ses bras et m'a embrassée sur la bouche. Puis, se détachant de moi, il m'a dit en me regardant droit dans les yeux :
- J'ai souvent été intrigué par le jeu des images. Une image est un double de nous-même et des choses ; elle s'en détache et va là où nous ne pourrions aller, puis elle revient dans le puits, jusque dans nos yeux.
- Oui, grâce à elle nous quittons notre solitude et découvrons les choses les plus lointaines, pour nous réjouir en elles.
- Mais les choses ne seraient-elles pas, elles-mêmes, images d'autres choses ?
- De quoi ?
- De Dieu, Maria. Quand Dieu a créé le monde, après l'avoir contemplé, Il le trouva beau et parfait. Le monde a été créé selon la perfection de l'Être divin, Dieu s'est vu lui-même dans cette contemplation. Dieu a fait l'être humain masculin et féminin, Il l'a regardé et son image s'est projetée dans les deux individualités. Alors, l'homme et la femme ont été saisis du profond désir de s'unir.
- Veux-tu dire qu'au moment où l'homme et la femme se découvrent, l'image de Dieu se recompose en eux, les invitant à réaliser l'œuvre de la création ?
- Ils connaissent la joie de la béatitude originelle, qui devient comme une source d'eau vive qui sourd du cœur et s'épanche des yeux.
- Je n'ai jamais pleuré ainsi, lui ai-je répondu en me remémorant les rencontres amoureuses de ma vie. Aucune ne m'avait jamais permis d'accomplir le désir de mon être, comme le reflet de l'image divine.

Des femmes, la cruche sur la tête, s'approchaient du puits en chantant.
- Voici des femmes, je dois rentrer.
- As-tu peur qu'elles te voient parler à un homme ? Crois-tu qu'elles ignorent que tu en cherches un ? De toute façon, elles le sauront, Maria !
- Je n'ai pas peur, mais je suis très émue et il se fait tard. Si tu as soif, l'eau de ma cruche est encore fraîche.
- Merci, Maria, je n'ai plus soif d'eau.
- Dis-moi, quand tu m'as demandé à boire, ne voulais-tu que de l'eau, ou me cherchais-tu aussi ?
- Je t'ai cherchée depuis que le visage de ma mère s'est évanoui de mes yeux ! Et il s'en est allé.

Martha, ma sœur

De retour à la maison, j'étais en pleurs. Mes bras tremblaient si fort que l'eau ballottait dans la cruche et que de grosses gouttes tombaient sur mes épaules. Je voulais savoir à tout prix si mes larmes jaillissaient de la même source que celles de Jésus... sinon pourquoi pleurer comme lui ? Mon émotion s'accompagnait de la joie intense qu'on éprouve après avoir été libéré d'une angoisse, sans savoir comment. J'avais l'impression d'être délivrée du gouffre du péché, de la peine du péché qui corrode l'esprit et l'accable. Dans la chaîne du temps, le maillon unissant le présent au passé s'était brisé, ouvrant le présent sur l'aube d'un jour nouveau.

Lorsque Martha me vit, elle fut épouvantée :
- Que t'est-il arrivé, Maria ?
- Rien, ai-je balbutié ; je suis saisie d'une telle joie que j'en pleure, mon cœur est si réjoui que mes paroles ne peuvent pas exprimer ce que je ressens !
- Tu as dû rencontrer quelqu'un à la

source...
- Oui, Martha, un homme qui a dévoilé la parabole de mon existence.
- Parabole ? Que signifie ce mot ? Où l'as-tu appris ? Était-ce un magicien ? Tu n'es plus une gamine : tu as l'expérience des hommes qui disent n'importe quoi pour séduire les femmes et rôdent autour des puits comme chiens en chasse.
- Rappelle-toi la parabole dont je t'ai déjà parlée : lorsque nous allons puiser de l'eau nous cherchons, sans même le savoir, l'homme de notre désir. Il arrive que nous ayons la chance de le reconnaître, quand nous voyons que son image recouvre la nôtre au fond du puits. Alors l'eau s'agite et l'image saute à nos yeux, comme en se jouant. Te souviens-tu, Martha, qu'un jour nous avons cherché à tenir dans une cuillère la lune qui se reflétait sur l'eau du bassin : nous voulions l'avaler comme une goutte de miel ! La lune s'échappait toujours de la cuillère et retombait dans l'eau... Cette fois, j'ai vraiment bu cette image avec l'eau, et elle a pénétré dans mon cœur.
- Tu es folle d'amour ! Mais laissons cette folie qui t'enlaidit ! Tu dois laver tes yeux, passer sur tes paupières de la crème de jasmin et rehausser l'éclat de tes lèvres avec du cinabre.
- Pourquoi tous ces soins maintenant ? Je n'ai pas l'intention de sortir et la crème ne pourrait pas effacer le rouge de mes yeux, car c'est de l'intérieur qu'ils brûlent !
- Ne parle pas de rester à la maison, alors que tu es invitée à danser au grand repas que Simon offre ce soir. La reine de beauté pourrait-elle manquer cette occasion ?
- Martha, n'insiste pas, mon cœur me le défend.
- Tu ne peux pas refuser, chérie; cette réception est exceptionnelle, car Simon a invité un prophète que les gens commencent à regarder comme le Baptiste.
- Qui est-ce ? Ai-je demandé, le cœur battant la chamade.
- Jésus de Nazareth.
- Oh ! Martha, Martha, alors j'irai. Fais-moi belle, lave mes cheveux, enduis mes paupières de jasmin, passe du cinabre sur mes lèvres, parfume-moi !

Je me sentais défaillir. « Maria, Maria, me disait Martha en me tenant les mains, tu t'évanouis, tu vas tomber. » Elle voulait savoir la raison de ce revirement. Des sentiments contraires se bousculaient dans mon cœur : « Sois patiente, j'ai besoin de repos et de réflexion ; le silence doit se faire en moi si je veux entendre la voix de Dieu. »

Je me suis retirée dans ma chambre, refermant la porte de la terrasse pour faire l'obscurité, non par envie de dormir, mais de rêver et de revoir ma vie passée. Ma décision était prise, j'irais. « Je dois m'arracher au désir de Simon pour me donner à celui qui m'aime. Je ne pourrai pas at-

teindre l'amour sans mépriser celui qui fait de moi un objet, une idole conjurée contre le sexe. L'ombre de ma mère doit me laisser en paix. »

J'ai recouvert mon visage d'un voile pour mieux m'abandonner à mes souvenirs.

L'ombre de ma mère

Mon enfance s'est passée sans que je connaisse mon père : je vivais dans la famille d'un homme riche, père d'une fille unique, Martha, plus âgée que moi. J'ai toujours appelé mon tuteur « papa », et sa femme « maman », alors que pour toute réponse, j'entendais « ma petite ». Mon tuteur employait aussi des expressions plus touchantes, mais que je ne comprenais pas, « mon petit bouton de rose » ou « ma petite rose de Magdala ». À la maison, j'étais comblée : jouets, cadeaux, habits de tissu très fin, et je recevais l'éducation d'une fille de haut rang. Cependant, je ne me sentais aimée que de Martha, qui était pour moi plus qu'une sœur.

J'étais parvenue à l'adolescence quand mon tuteur m'a, un jour, tenu ce discours :

- Ma petite rose ! Réfléchis bien à la formation et à l'éducation que tu as reçues. Tu dois maintenant t'épanouir en beauté, pour l'amour. Toute fille naît pour être à un homme et lui donner des enfants selon son plaisir. Tes précepteurs t'ont enseigné la *Bible*, or que lis-tu dans la *Genèse* ?

Que Dieu a tiré la femme de la côte de l'homme pendant qu'il dormait. Le corps de la femme est donc pétri de la chair de l'homme, et son âme est faite de l'image qu'il avait rêvée d'elle. Son but dans l'existence est de satisfaire le corps de l'homme et réaliser son rêve. Dès son enfance, elle est éduquée à cette fin : toute petite, elle apprend à coudre et à broder, à préparer le trousseau pour le jour où elle sera présentée à l'homme. Parée pour cette rencontre, elle revivra le moment où Dieu a présenté Ève à Adam. L'homme te dira alors, comme Adam à Ève, « Tu es la chair de ma chair, le sang de mon sang ». Tu recevras de lui le baiser d'amour et tu le lui rendras.
- Qui sera l'homme auquel je serai présentée ?
- Maria, tu le sauras en son temps. C'est à l'homme et non à toi de choisir.

Ce discours m'avait inquiétée ! Je m'épanouissais mais je cherchais à le cacher. Je me disais « ne te presse pas de t'ouvrir, " mon petit bouton " (imitant alors la voix de mon tuteur) ; garde ta beauté secrète et ne te laisse pas cueillir trop vite pour le plaisir d'Adam ». Je me présentais toujours comme une enfant, toute de candeur et de naïveté. Souvent, j'allais dans le jardin, et je prenais un malin plaisir à arracher les roses déjà ouvertes, pour ne laisser que les boutons. Je voulais d'abord exister pour moi-même. Dans ma chambre, me déshabillant, je contemplais mon corps avec un plaisir inouï. Que j'étais belle ! Mes seins se gonflaient comme des fruits, mes jambes ressemblaient à des lys. « Pauvre Ève, chuchotais-je, elle a été présentée à l'homme sitôt faite, moi j'ai plus de chance ». Je jouissais de ces moments de liberté où je pouvais m'appartenir avant de m'offrir à un autre. Il me répugnait que l'on puisse prendre ce que je n'aurais pas donné librement.

À la maison, il y eut beaucoup de réceptions en mon honneur, et j'ai rencontré des gens très haut placés, jeunes et vieux. On m'offrait beaucoup de fleurs et de cadeaux : bracelets, bagues, boucles d'oreille. Mais mon cœur se défiait, pris d'une envie de jouer qui me rendait méchante. Lorsque je recevais un cadeau, je m'approchais du prétendant, le sourire aux lèvres, prête à recevoir son baiser. Dès qu'il tendait les lèvres, je lui présentais ma joue, jouant à l'oie blanche, avec un sourire innocent. Mes amants étaient accablés, attirés et rejetés, brûlés et refroidis.

Mon tuteur, furieux, me dit un soir :
- Je dépense beaucoup pour toi, afin que tu aies un mari digne de ton éducation, et tu te refuses en jouant à la colombe ou à la chatte. Si tu ne les désires pas, pourquoi les séduis-tu ?

Et sinon pourquoi les éloignes-tu par tes ruses ? Tu es comme ta mère !
- Ma mère ? Que sais-tu d'elle ?
- Elle a toujours agi comme Judith, qui a séduit Holopherne pour le tuer. Tu te comportes comme elle, mais tu n'es pas Judith ; ta mère non plus, d'ailleurs, bien qu'elle en ait porté le nom. Si tu continues à te comporter ainsi, tu deviendras une...
- Une quoi ?
- Une prostituée !

J'étais tellement prise au jeu que je lui ai demandé, d'une petite voix innocente, « Papa, qu'est-ce qu'une prostituée ? »

Le père, interdit, ne se sentit pas le courage de me gifler. Je l'ai dévisagé avec un tel mépris qu'il en est devenu tout pâle et s'est éclipsé.

Des mois passèrent, la tension retombant. Le père avait retrouvé avec moi son comportement habituel ; puis sa femme tomba malade et mourut quelques semaines plus tard. Martha en ressentit une grande peine, qui approfondit notre amitié. Elle me disait : « Maria, tu es devenue si proche de moi que nous sommes comme des sœurs de sang. Cependant, j'aurais préféré que mon père fût aussi le tien. »

Le temps du deuil passé, le père est redevenu serein, presque gai. Il manifestait même le désir de changer la décoration de la maison. Souvent, il m'appelait :
- Chérie, préfères-tu que je déplace ce coffre ? Aimes-tu ces nouveaux bougeoirs d'argent ? Il faut aérer la maison : ne sens-tu pas l'odeur de renfermé de ces chambres ? Il faut que tout brille comme un sou neuf, car un esprit nouveau souffle sur nous...
- Pourquoi me dis-tu ça, plutôt qu'à Martha, papa ?
- Ne m'appelle plus papa, je ne suis pas ton père. Je l'ai toléré tant que ma femme était vivante, car elle était jalouse de toi. C'est elle qui me poussait à hâter ton mariage, de peur que... Bref, maintenant qu'elle est morte, il n'y a plus de raison que tu m'appelles père.
- Mais alors, comment dois-je t'appeler ?
- Tout dépend de l'attitude que tu auras devant le changement qui s'est accompli en moi...
- Lequel ?
- Chérie, essaie de comprendre. Après la mort de ma femme, Dieu m'a fait réaliser qu'il t'a confiée à moi pour que je t'épouse.
- Est-ce possible ? Quand as-tu vu Dieu, papa ?
- Dieu ne m'est pas apparu, mais il m'a illuminé. Pourquoi aurait-il repris ma femme, au moment où tu refusais de te lier à aucun de tes prétendants, sinon pour que tu restes disponible pour moi, et moi pour toi ? Pourquoi devrais-tu être l'épouse d'un autre, alors que tu es la femme que j'ai toujours rêvée et dési-

rée ? De toute façon, comme tuteur il me revient de décider de ton sort. Pourrais-tu souhaiter un meilleur parti ?
- Non, papa.
- Encore « papa » ?
- Oui, parce que je m'adresse à mon tuteur.

Quelques jours plus tard, mon père tomba malade ; il dépérissait de jour en jour, perdant progressivement l'usage de la parole. Il s'achemina ainsi vers le tombeau, à l'appel de ma mère.

À la fin du deuil de mon père, j'avais beaucoup changé ; j'étais devenue une jeune fille dans la splendeur d'un âge où il aurait été impossible de jouer à la gamine. Je repris goût à la vie, très liée à ma sœur, complice de mon existence. D'anciens et de nouveaux prétendants me rendaient visite, ou bien j'allais chez eux.

Simon était l'un d'eux. Je le connaissais depuis longtemps, comme ami de mon père... Il s'était d'ailleurs opposé à son désir. Il était très riche et versé tant dans les cultures grecque et romaine que juive. Ses conversations, manifestaient beaucoup de sagesse et une parfaite honnêteté. Il m'invitait souvent, me considérant comme une demoiselle honorable. Bien qu'il n'ait jamais demandé ma main, ses invitations prouvaient son profond désir. Après l'une de ces fêtes, il me dit un jour :
- Maria, je te connais depuis longtemps ; j'ai toujours été épris de toi, mais je ne t'ai jamais demandée car je savais que ton tuteur te désirait. J'ai donc renoncé à toi et me suis marié... J'aime bien ma femme, d'ailleurs. Ton tuteur est mort et je me sens libéré du devoir d'amitié. Même marié, rien ne m'interdit, selon la coutume juive, d'avoir une seconde épouse, comme Jacob qui, amoureux de Rachel, avait dû épouser d'abord Léa. Comprends-moi, chérie, je désire t'avoir à mon foyer, comme ma Rachel.
- Ta femme est-elle d'accord ?
- Oui, Maria. Elle sera peut-être blessée, mais elle m'aime et restera soumise aux obligations que lui imposent la Loi et nos coutumes. Ce sera à nous d'apaiser ses craintes par nos attentions.

Le jour des fiançailles fut fixé. Une fois chez lui, je constatais que seuls ses plus proches amis avaient été invités, mais surtout que sa femme était absente. J'en fus d'autant plus surprise que les fêtes en mon honneur avaient toujours été préparées avec goût. J'ai quitté l'assemblée alors que tout le monde en était encore à manger et à boire. J'ai prétexté une indisposition ; j'étais très pâle et la tristesse avait assombri mon regard. Je me suis retirée dans la chambre que Simon avait fait préparer au premier étage.

Au cœur de la nuit, Simon est entré ; je n'avais pas éteint la lampe, trop soucieuse pour parvenir à m'assoupir. Toutefois, je faisais mine de dormir. Simon s'était couvert d'un drap blanc, comme d'une toge romaine. Il approcha : « Maria, Maria, dors-tu ?» et je feignis de me réveiller :
- Mon cher, viens-tu me souhaiter une bonne nuit ? Pourquoi n'es-tu pas venu plus tôt ?
- Je n'ai pas voulu laisser nos hôtes seuls. Ta lampe étant encore allumée, j'ai pensé que tu ne dormais pas, excuse-moi d'être entré ! Tu étais si triste et inquiète...
- Pourquoi ? N'as-tu pas organisé une grande fête, pour tes fiançailles avec ta nouvelle Rachel ?
- Tu te moques de moi, Maria !
- Certes ! Pour le mépris que tu as montré à mon égard. Pourquoi ta femme était-elle absente au mariage de celle qui devra partager quotidiennement le même amour ? Pourquoi as-tu transformé en simple rencontre amicale cette fête de nos fiançailles ?
- Tu as raison, voici pourquoi : ma femme s'oppose maintenant à notre mariage et n'y consentira qu'à une condition...
- Laquelle ?
- Tu devras renoncer à avoir des enfants, ou que je ne les reconnaisse pas ; sinon, elle demandera le divorce.
- Pourquoi ne divorcerais-tu pas, si tu m'aimes davantage ?
- Maria, le divorce est une chose grave. La Loi m'en donne le pouvoir, mais ma conscience me fait hésiter, car j'aime ma femme.
- Alors, pour rester fidèle à cet amour légitime, tu sacrifierais une autre femme qui serait ta concubine de second rang, tu la contraindrais à ne pas avoir d'enfants, ou à élever des bâtards ? Et tu ne m'en as rien dit ? Tu pensais que je consentirais en silence ? Tu n'es qu'un lâche, qui ne mérite que mon mépris.
- Non, Maria, je pourrais agir autrement.
- Comment ? Rêves-tu encore ?
- Écoute-moi. Je me suis souvenu du mariage de Jacob avec Léa et Rachel, qui est l'allégorie de la double exigence du cœur de l'homme...
- Ah bon ! L'homme a un cœur double ?
- Je ne veux pas dire hypocrite, mais complexe ; il est attiré par la femme féconde, appelée à devenir mère, et par la femme belle, pour ses ébats amoureux. Dans l'allégorie, Dieu a donné Léa à Jacob pour la paternité, et la stérile Rachel pour qu'il en devienne l'amant.
- Selon toi, je suis stérile et ta femme féconde ? Mais alors, pourquoi n'a-t-elle pas encore enfanté ? Qui t'a dit que je suis une femme stérile ? En as-tu reçu l'illumination divine ?
- Je pense à la fécondité et à la stérilité selon l'esprit de l'allégorie, qui m'autorise à choisir l'une pour ses enfants, l'autre pour le plaisir, la joie, la consolation du cœur.
- Que se passerait-il, si Dieu intervertissait leurs rôles ?

- Encore une fois, il ne s'agit pas de la fécondité charnelle, mais de la signification de l'amour. Même si ces deux femmes devenaient fécondes, chacune jouerait dans le mariage le rôle offert par l'amour ; d'ailleurs Rachel a eu des enfants.
- Oui, selon la double exigence de ton cœur : une pour ton service quotidien, et l'autre pour les caresses du sabbat, pour te réciter des psaumes et charmer tes rêves en te faisant les yeux doux. Tu me dégoûtes, Simon.

J'ai sauté du lit, oubliant que j'étais nue. J'ai couru enfiler une chemise, mais laissant tomber sa toge il a bondi sur moi et m'a prise dans ses bras : « Oh, mon amour du sabbat, sur ton visage je contemple la beauté de Rachel ; tes seins sont lourds comme les pommes du jardin d'Éden, tes lèvres me rappellent celles d'Esther. »

Je cherchais à me dégager, mais il me tenait si serrée que je ne pouvais pas bouger. Je me suis alors raidie comme du marbre, les lèvres serrées. S'apercevant qu'il ne tenait plus dans ses bras qu'une poupée d'albâtre, il a relâché son étreinte, ses muscles se sont détendus et son sexe a perdu sa puissance. Enfin libérée je lui ai dit, sans vouloir l'humilier, « Simon, ce n'est pas moi que tu cherches, mais ta propre mère. L'ombre de ma mère t'a blessé. »

Je l'ai revu, le lendemain, il n'osait pas me regarder dans les yeux. « Pardonne-moi, Maria. Parfois la passion nous fait déraisonner. Ne me quitte pas : quelle qu'elle soit, notre relation m'est nécessaire. Si c'est possible, considère ce qui s'est passé comme non avenu. » Il ouvrit alors un coffret et en retira un diadème : « Accepte ce don, je t'en prie, porte le quand tu viendras chez moi ; il sera pour moi le gage de ta liberté à me donner ton cœur. »

Le diadème était d'or, incrusté de saphirs.

L'onction de l'époux

on père avait raison de me dire que j'avais un penchant pour la prostitution : il savait bien que j'étais le fruit d'un amour illégitime. Mais l'ombre de ma mère est apparue pour me protéger et faire disparaître tous ceux qui voulaient abuser de moi. Je m'égare ! Pourquoi les esprits des parents chercheraient-ils à se venger par leurs enfants des injustices et des vexations subies dans leur existence ? Je m'étonne de vivre toujours à l'ombre de ma mère, son image me protège comme l'aile de la tourterelle couvre ses oisillons au nid. Si ma mère savait combien je désire la voir m'apparaître !

Un cauchemar m'est venu à l'esprit. En faisant disparaître ceux qui tentent de m'assujettir, l'image de ma mère me détruit ; sa présence fantomatique m'empêche d'aimer. Ce n'est pas moi que recherchent ceux qui m'approchent, mais leur fille ou leur mère ! Je me suis remise à pleurer.

Je me suis rendue chez Martha. En me voyant, elle s'est écriée :
- Mon Dieu ! Tu as encore pleuré, prise par l'angoisse, cette nuit de nos cœurs de femmes.
- Je ne pleure plus, Martha, car l'esprit de Judith m'a saisie.
- Qui veux-tu encore tuer, ma sœur bien aimée ?
- Celui qui me tient enchaînée à son désir par un bijou, et qui m'empêche d'aimer qui bon me semble.
- Mais c'est le diadème que Simon t'a offert comme gage de son amour !
- Ce dernier sortilège qui me relie aussi à l'ombre de ma mère, je le romprai : je veux être libre d'aimer celui que j'aime.
- Maria, je ne comprends plus. N'aimes-tu pas Simon ?
- Non, Martha, j'aime Jésus !
- Jésus ? Ce prophète que Simon a invité chez lui ? Tu te jettes dans un imbroglio dont tu ne sortiras pas sans dommage. Tu t'engages dans un amour qui te consumera comme un feu.
- Non, Martha, je ne pourrai pas périr ni être brûlée, puisqu'il sera là.
- Comment pourrait-il t'aider, s'il est aussi consumé par ce feu ? Es-tu vraiment sûre de son amour ? Tu sais bien qu'en amour les prophètes sont les plus malheureux des hommes. Osée ne s'est-il pas jeté dans les bras d'une prostituée ? D'une adultère, même ? Maria, tu es encore une ingénue ! Tu imagines que ton prophète va te conduire au jardin des délices ? Pour l'amour de qui crois-tu

qu'il prenne femme : pour elle, ou pour Dieu ?
- Écoute, Martha, tu connais mieux que moi l'histoire des prophètes ; tu as sans doute raison de t'interroger sur les motifs profonds de leur amour. Mais ce qui me pousse vers lui, ce n'est pas son amour pour moi, mais que je l'aime. Comprends-tu ? Jusqu'à maintenant, les autres m'ont désirée et je restais passive et froide, spectre qui attire et foudroie les amants. Aujourd'hui j'aime, et mon amour jaillit comme l'eau vive de la source !

Nous nous sommes embrassées, et aussitôt après les pleurs nous avons ri. Se penchant à mon oreille, Martha m'a dit :

- Il vaut mieux ne pas aller chez Simon. Nous trouverons une excuse, et Jésus ne sait pas que tu es invitée.

- Non, Martha, j'irai. J'irai ! Je dois me sauver, comprends-tu ? Ne m'as-tu pas déclaré que je suis Judith ? Eh bien, aujourd'hui, je le serai vraiment ; je me sens aussi forte et courageuse qu'elle. Non seulement je suis belle et provocante, mais je possède une arme, ce diadème qui peut le tuer par mon amour, pour mon amour.

Le souci de me préparer à cette rencontre était tel que la dépression du matin avait fait place à une tension fébrile, où la soif de vengeance s'associait au désir d'amour. J'allais d'une chambre à l'autre, à la recherche d'un objet qui s'avérait inutile par la suite. Je m'attardais devant le grand miroir de bronze poli pour ajuster ma coiffure ou retoucher mon rouge à lèvres, car je voulais être belle. Cette agitation m'ayant mise en nage, j'ai pris un bain chaud, m'enduisant d'huile d'amandes, massant mes joues avec de la crème, rehaussant l'arc de mes sourcils.
- Martha, Martha ! Comment vais-je m'habiller ?
- Possèdes-tu une robe dont la couleur allie le velouté du lapin et la férocité du félin ? Revêts-toi comme une vierge sauvage, qui piège les hommes pour les détruire.
- Tu es méchante ! Pourtant tu as raison, je ne peux aimer que celui qui m'a ensorcelée ; je m'habillerai comme une vierge et offrirai mon cœur au plus digne.

Dans mon coffre, j'ai choisi une tunique blanche et une ceinture dorée. « Et sur ma tête ? Bien sûr ! Le diadème de Simon. »

Je suis arrivée chez Simon alors que le repas était déjà commencé. Les serviteurs qui attendaient à la porte se sont empressés de m'introduire dans la salle. Les convives, allongés autour d'une longue table, piquaient de la viande dans un grand plat et buvaient dans leurs coupes. Aux deux extrémités de la table, Jésus et Simon se faisaient face. Je me suis

installée au milieu, ignorant la place libre à côté de Simon, qui m'avait accueillie d'un clin d'œil. Je me suis tournée vers Jésus, surprise que son regard évite le mien comme s'il ne m'avait pas vue. J'étais métamorphosée en vierge de marbre par un tour de sorcellerie ; seul mon regard brillait d'une lueur spectrale.

J'ai regardé Simon, mais lui aussi gardait les paupières baissées. Dans mon émoi, le diadème a glissé de mon front et mes cheveux se sont défaits : je me suis sentie libérée. J'ai couru vers Jésus, m'agenouillant devant lui, en larmes. Puis, apaisée, j'ai essuyé ses pieds de mes cheveux et, brisant le vase d'albâtre, je les ai oints de baume.

Le parfum m'enivrait. J'ai bondi sur le coussin où Jésus avait posé la tête et j'ai répandu le baume sur ses cheveux. Mes larmes coulaient comme des gouttes d'eau sur des feuilles d'acanthe ; mes mains ruisselaient de myrrhe. Enfin, prise de langueur, je me suis abandonnée sur sa poitrine, les yeux clos.

J'entendais les lits craquer, les gens ricaner, des murmures confus d'étonnement, des exclamations indignées, des vociférations scandalisées, méprisantes :
- C'est inouï...
- Incroyable !
- Un prophète... Avec une pécheresse !
- Du jamais vu !

Personne n'avait bronché pour ramasser le diadème, qui gisait à terre et qui narguait cette hystérie de tout l'éclat de ses pierres !

Simon, s'efforçant de rester maître de lui, a demandé, sur un ton détaché : « Maître, veux-tu être libéré de cette importune qui compromet ta dignité et offense ton honneur ? »
Jésus, sans me repousser, lui a répondu :
- J'ai une question à te poser. Il y avait une femme très belle, aimée de deux hommes ; le premier, par convoitise, l'attirait à lui par de riches cadeaux, des fêtes et des honneurs, sans jamais se donner à elle ; le second, qui était pauvre, ne l'attirait à lui que par les inclinations de son cœur. Lequel des deux a-t-elle préféré ?
- En toute honnêteté, Maître, si cette femme n'est pas une courtisane, elle aura choisi le second.
- C'est bien, Simon. Connais-tu cette femme ? Depuis qu'elle est entrée dans ta maison, elle n'a pas cessé de me manifester son amour. Elle a baigné mes pieds de ses larmes, les a essuyés de ses cheveux, les a oints de baume et a répandu son parfum sur ma tête. Elle a refusé le diadème, cadeau de l'amant riche, et a choisi l'amant pauvre, par amour. Si j'en crois ton sage jugement, elle n'est pas une prostituée. Dieu lui a beaucoup pardonné, non pour m'avoir beaucoup aimé, mais parce qu'il lui

a donné un cœur d'épouse pour m'aimer beaucoup.

Puis il s'est tourné vers moi, m'a pris la tête dans sa main droite et m'a embrassée sur la bouche. Un grand silence a envahi la salle, les serviteurs ont même suspendu leur office, le temps a paru s'arrêter. Jésus, se redressant sur son lit, a poursuivi : « Aujourd'hui, la parole du prophète est accomplie dans ta maison : "*la femme recherche l'homme*". Grâce à l'amour de cette femme, les filles d'Israël renonceront à leur désir de séduction et à leur penchant à la prostitution, pour se convertir à l'amour. Cette conversion, Dieu l'attendait depuis le message d'Osée. En vérité, en vérité je te le dis, Osée a pris pour épouse Gomer, la femme prostituée, en signe de l'amour de Dieu pour son peuple infidèle ; moi, je prends cette femme pour épouse, en signe de l'amour de Dieu envers un peuple à nouveau infidèle. »

Puis, se levant du divan, il m'a pris la main : « Le royaume de Dieu est semblable à la femme qui se donne à l'homme qu'elle a oint du parfum de son amour. Va, Maria, demain je serai chez toi. »

En sortant, j'ai entendu des gens courir chez Simon. « Seigneur, me suis-je demandée, que lui est-il arrivé ? »

LA PREMIÈRE ONCTION DE MARIA

Pourquoi ne m'as-tu pas regardée
quand je suis venue près de toi ?
Ma robe était blanche,
sans tache,
mes yeux de colombe
derrière mon voile.
Tu n'as pas imposé silence
à ceux qui ricanaient de moi ;
tu n'as pas blâmé
ceux qui voulaient me chasser
comme honte d'Israël.

Mon sang s'est arrêté dans mes veines,
mon image s'est figée dans ma chair :
suppliante que le potier enclot
dans le silence d'une pierre,
près d'un tombeau.

Ô ombre de ma mère,
emporte ce diadème
qui hante mon âme.
Jaillissez de mes yeux, ô larmes,
pour arroser ses pieds,
baigner sa tête.
Cheveux, dénouez vos tresses
pour les essuyer de votre soie.
Car je veux oindre
celui qui m'a ravie,
je veux sacrer époux
celui que mon cœur aime.

Oh, ses cheveux ! Ils sont parfumés
d'aloès et de myrrhe, de lys et de jacinthe ;
toutes les fleurs de mon jardin

ont ouvert leur calice.
Mes larmes sont des perles
sur son visage ;
le baume, de la rosée
sur sa tête.
Mes baisers courent sur ses joues
emportés par le désir.

Or que tu me serres dans tes bras
Je me repose sur ton cœur :
mes oreilles attendent une parole
de ta bouche,
mes lèvres ton baiser d'époux.

Au jardin

Martha et moi, nous sommes réveillées très tôt, ce matin, pour vaquer aux soins du ménage et préparer la réception. J'étais très agitée, obnubilée par mes sentiments et indifférente aux soucis du moment. Martha l'a bien vu : « Écoute, chérie, arrête de tourner en rond ! Va plutôt au jardin nettoyer les allées et cueillir des fleurs pour garnir la table. Là, tu seras plus à l'aise ; tu retrouveras les couleurs, les parfums, les espaces lumineux ou les coins ombragés que ton cœur recherche. Tu es si exubérante, aujourd'hui, que la maison est trop petite pour toi ! »

Martha avait raison. Il faisait très beau. Déjà les feuillages se jouaient des rayons du soleil sur le parterre ombragé ; les recoins fleuris m'invitaient de leur parfum. Sur le mur j'ai élagué les branches de jasmin, ôtant fleurs et feuilles mortes ; j'ai ramassé et nettoyé la touffe de glycines en fleurs. L'envie me prit de parsemer de pétales de roses l'allée qui mène du portail à la porte d'entrée. « Ce sera un beau tapis, sur lequel il pourra marcher comme sur un sentier d'amour. » J'ai cueilli des roses dans

un panier et, à reculons depuis le portail, j'ai lancé à la volée les pétales, comme pour une fête.

Quand Jésus a frappé, Martha venait de déposer sous le sycomore un plateau garni de figues, de dattes et de raisins. Elle s'est mise à courir devant moi, car je m'attardais devant le miroir pour retoucher mes cheveux ; mais elle n'a pas osé ouvrir la porte, préférant m'attendre. J'ai tiré la barre. Jésus m'est apparu moins fatigué et plus détendu que la première fois, au puits d'Agar. Mais ses vêtements étaient négligés et aucune femme n'avait soigné sa chevelure, cela m'a rassurée.
- Bonjour, Maria, m'a-t-il dit sur le pas de la porte.
- Entre donc, Jésus, qu'attends-tu ?
- Comment marcher sur un tapis de roses, si tu ne m'as d'abord lavé les pieds ? a-t-il répliqué avec humour.
- Mon amour ! Ai-je crié, me jetant à ses pieds. Il m'a relevée et embrassée, puis s'est adressé à ma sœur : « Martha, c'est un grand plaisir de te revoir.
- Quand m'as-tu vue, Maître ?
- Près d'une source, sans doute. Mais tu étais si pressée de rentrer chez toi que tu semblais fuir comme une ombre.
- Voilà qu'aujourd'hui tu me rattrapes, Maître ! Tu trouveras du repos à l'ombre de nos arbres, » a répliqué ma sœur en se prosternant.

Nous nous sommes approchés du sycomore, foulant le tapis de roses. Dès que nous fûmes arrivés, Martha s'est excusée :
- Permettez-moi de vous quitter, j'ai encore beaucoup à faire. Je te confie la tâche la plus douce, Maria... Vous trouverez sur le plateau de quoi éloigner toute amertume.
- Ne veux-tu pas aussi te rafraîchir avec nous ?
- Maître, ma douceur est de vous servir.

Jésus a pris alors sur le plateau quelques grains de raisin et les lui a offerts avant qu'elle ne s'éloigne. Saisie moi-même par la gourmandise, j'ai pris du raisin que j'ai tendu à Jésus.
- Pardonne-moi ma folie d'hier soir !
- Tu as reçu une grande grâce, pour cette folie. La femme de Loth n'a pas obtenu pareille miséricorde, car elle est restée à jamais figée dans une statue de sel.
- Qui était-ce ?
- Ne connais-tu pas cette histoire, racontée au livre de la *Genèse* ? Loth était un parent d'Abraham. Avant la destruction de Sodome et de Gomorrhe, l'ange de Dieu lui apparut, l'invitant à fuir avec sa femme et ses enfants, sans rien emporter ni se retourner pour ne pas périr. Loth, avec femme et enfants, s'enfuit alors que la ville était en flammes. Mais sa femme, saisie par la curiosité, se retourna et fut changée en statue de sel.
- Pourquoi de sel ?

- Peut-être, dit Jésus avec un sourire, parce qu'elle avait pleuré en se pétrifiant ! Tu sais bien que les larmes sont salées comme l'eau de la mer.
- Alors, je ne suis pas la seule à avoir subi cette épreuve ?
- Tu n'es pas la première et tu ne seras pas la dernière, Maria. La femme de Loth est la parabole de tous ceux qui regardent en arrière, au lieu d'avancer d'un pas ferme dans leur existence.
- Cette parabole m'aide à mieux comprendre ce que j'ai vécu à ce moment-là. Il ne m'a pas été facile de participer au repas d'hier ; j'étais tiraillée entre Simon et toi, entre le luxe et l'amour... et j'ai fait le choix décisif. Mais lorsque je me suis trouvée à mi-chemin entre vous, je ne me suis tournée vers Simon qu'un bref instant.
- Oui, j'en suis sûr, mais c'est subitement que Dieu nous a tirés du néant. L'instant où on reçoit la vie et celui où elle nous quitte recouvrent toute l'étendue de l'être et du non-être.
- C'est vrai : aussitôt, j'ai entrevu la vie à laquelle je devais renoncer, la richesse, les bijoux, les fêtes, la danse. Mais pourquoi ne m'as-tu pas fait un signe, où j'aurais compris que tu m'offrais ta présence ?
- Tu devais choisir seule, Maria ; seule, tu pouvais vivre ou mourir.
- Mais alors, qui m'a sauvée ?
- L'amour ! Assoiffée, tu as creusé le sol aride jusqu'à la source, et tu as reçu la grâce en répandant tes larmes.
- Et je n'ai pas été transformée en statue de sel comme la femme de Loth !

Je me suis réfugiée dans ses bras. Il a essuyé mes larmes et m'a dit : « Elles sont encore amères », puis il a ri. J'aurais voulu demeurer longtemps ainsi, mais la porte s'est ouverte : Martha était suivie d'un homme de taille moyenne, d'aspect débonnaire, cheveux frisés et pieds nus, qui marchait en se dandinant et tenait un poisson à la main.
- Maître, a dit Martha, un de tes disciples nous apporte un cadeau. Aussitôt, celui-ci s'est jeté au cou de Jésus.
- Pierre, je ne t'attendais pas avant dîner. Qu'y a-t-il de nouveau ?
- Rien, Maître. J'étais au petit port, et j'ai eu envie de pêcher. J'ai pris cette belle carpe que tu auras plaisir à déguster.
- Céphas, Céphas ! Toi aussi tu regardes en arrière ? N'es-tu pas devenu désormais un pêcheur d'hommes ?
- Oui, Maître, mais ce nouveau métier est ardu ; les hommes ne se laissent pas prendre aussi facilement que des poissons. Puis, se tournant vers moi :
- Es-tu la compagne de notre Maître ?
- Oui.
- Me permets-tu de l'embrasser ? A-t-il demandé à Jésus.
- Bien sûr, elle est ta sœur désormais.

Donnant le poisson à Martha, il m'embrassa, puis il nous présenta la carpe en déclarant : « Les eaux vous offrent ce poisson pour votre bonheur ».

Ammi et Ruchama

Nous nous promenions le long du mur tapissé de jasmin.
- Pour la première fois, nous avançons côte-à-côte, engagés sur le chemin de notre nouvelle vie.
- Hélas ! Le sentier de l'amour n'est pas toujours bordé de fleurs...
- C'est bien ce que je pense. Ce matin, Martha m'a dit que ce jardin est le reflet de mon âme, tant je l'aime et y projette mes sentiments, mes désirs, mes rêves... mes doutes aussi. Comme ce mur, mon âme a ses espaces vides...
- Où les lézards se dorent immobiles au soleil, pour s'interroger sur leur existence !
- En effet, je ressemble à ce lézard qui, hors de son trou, s'interrogerait sans pouvoir trouver de réponse.
- Qu'est-ce qui te trouble ?
- La crainte que tu me conduises sur une voie où je ne pourrai plus te suivre. Ainsi, hier, tu as parlé de notre mariage comme s'il s'agissait de celui d'Osée. J'ai cru que tu parlais d'un événement de Dieu pour nous et pour le peuple. J'ai peur de devenir une étrangère à moi-même !
- As-tu peur des prophètes et de leur message ? Peur de Dieu ?

- Oui, Jésus, je l'avoue !
- Maria, j'ai peur, moi aussi. Mais vivre, n'est-ce pas poser un acte qui nous délivre de la peur, de la faiblesse, de la maladie, de l'oppression, des forces du néant ?
- Pour échapper au néant, il faut connaître l'être.
- L'être est espace de liberté et de vie, qui dépasse ce qui fait obstacle à la vie.
- Tu m'aides à voir clair en moi. Quand je me suis trouvée entre toi et Simon, j'ignorais ce que je gagnerais à te suivre, mais je connaissais bien le malaise et l'angoisse que j'éprouve à le fréquenter. Alors j'ai brisé la chaîne et je me suis sentie libre. Maintenant je vis, et je voudrais en savoir plus.
- Tu en sais bien davantage, Maria : notre relation conduira au mariage, Dieu réalise aujourd'hui la parabole de son amour avec son peuple, comme au temps du mariage d'Osée. Tu seras mon épouse, et en même temps la parabole des noces de Dieu avec Israël.
- Qui était vraiment Osée ?
- Il fut le premier grand prophète après Élie, le prophète de l'amour de Dieu, comme Élie le fut de sa souveraineté. Il était berger, passionnément amoureux d'une femme nommée Gomer. Quand il apprit qu'elle était prostituée, il fut atterré et demanda à Dieu s'il devait y renoncer. Dieu lui ordonna de la prendre pour femme ! La passion amoureuse du prophète lui apparaissait comme l'image du drame de Dieu : Israël était pour lui une prostituée, le mariage d'Osée symbolisait l'amour du prophète pour Gomer et celui, profond et passionné, de Dieu pour Israël.
- Gomer a-t-elle été fidèle ?
- Non, même après lui avoir donné trois enfants ! Israël lui aussi a été infidèle. Osée, sur ordre du Seigneur, nomma l'aînée de ses enfants « Lo-Ruchama », et le cadet « Lo-Ammi », pour proclamer qu'Israël était indigne de sa miséricorde et que Dieu ne le reconnaissait plus pour son peuple.
- Osée dut être un homme très malheureux ! Martha a raison : les prophètes ont été très éprouvés en amour !
- Comment Martha peut-elle connaître le cœur des prophètes alors qu'elle est peu versée dans les Écritures ?
- Peut-être, justement, parce qu'elle en ignore les écrits. Le Seigneur a donné aux femmes l'intelligence intuitive des textes. Mais si Osée a été malheureux, nous le serons aussi, puisque notre mariage est sa reproduction !
- Non, Maria, notre mariage ne lui ressemblera pas ; tu n'es pas Gomer, mais une fille d'Israël qui accepte l'invitation de celui qui l'aime.
- Le message d'Osée annonçait-il un autre mariage ?
- Oui, la conversion des enfants de Gomer, Lo-Ammi et Lo-Ruchama ! En effet, Dieu appela Lo-Ammi à se dresser contre sa mère et à le rencontrer au désert. Aussi, il ne s'appela

plus Lo-Ammi, mais Ammi, qui signifie « mon peuple », celui qui est redevenu le peuple de Dieu. De même la fille de Gomer, nommée Lo-Ruchama, devint Ruchama, celle qui désormais avait reçu sa miséricorde.
- Le message d'Osée a donc été réalisé par le mariage d'Ammi et de Ruchama, les enfants de Gomer qui ont renié leur mère pour répondre à l'appel de Dieu, devenant ainsi la parabole de son amour ?
- Oui, Dieu a promis à Osée une nouvelle alliance, où il deviendra le « mari » et l'« amant » de son peuple, dans une alliance d'amour...
- Nous sommes donc les amants de cette nouvelle relation amoureuse !

Nous avons quitté le chemin des jasmins pour aller à la source. Nous nous sommes assis auprès d'elle, mon bras droit autour de son cou, ma main gauche au fil de l'eau.
- Tu es triste, Jésus. S'il t'en coûte de te confier, j'attendrai le moment que tu choisiras.
- Non, Maria. Tu es une femme, tu as compris avant toute parole ce qui m'attriste. Si je me retrouve en Ammi, c'est que j'ai été autrefois Lo-Ammi, un enfant sans père et sans mère, fils de prostitution, bâtard ! Je te ferai grâce de mon histoire : la fuite de la maison, mon errance dans le désert, toujours assailli par la question angoissante de mes origines...

Il faisait bon, près de la source qui chantait. J'ai retiré ma main de l'eau et l'ai passée sur son visage pour le rafraîchir. L'effleurant de mes lèvres, je lui ai dit :
- Dis-moi quelque-chose, Ammi, du temps où tu étais encore Lo-Ammi.
- La condition de ma naissance m'a toujours poussé à rechercher Dieu, alors qu'elle en a conduit d'autres, comme Jephté, à haïr et à se révolter. Dieu peut-il être mon père, alors que je ne suis pas un fils d'Abraham ? Qui est Dieu pour moi ? Qui m'a mis au monde ? Ces questions ont été à l'origine de mon errance. Alors, dans cette quête, j'ai rencontré Osée et compris que j'avais été appelé par Dieu, à travers ma condition d'enfant bâtard, comme Lo-Ammi le fils d'une génération prostituée. Mais le désir de Dieu fit de moi Ammi, celui que Dieu a promis de déclarer « son peuple ».
- À partir de cette découverte, as-tu pensé à Ruchama ?
- Oui, Maria. Si j'étais bien Ammi, Dieu devait avoir préparé l'épouse qui m'attendait, et accordé sa grâce à celle à qui il avait auparavant refusé sa miséricorde.
- Alors tu as voulu connaître ta Ruchama ?
- Oui, je suis parti à sa recherche. Dans ma quête de Dieu, j'ai recherché la femme !
- Comment as-tu reconnu que cette Ruchama, c'était moi ?
- Parce que j'ai compris que les conditions de ta vie étaient celles de Ruchama : à ta naissance tu étais Lo-Ruchama, puis tu es devenue Rucha-

ma par ta volonté d'abandonner la prostitution et ton désir d'aimer et d'être aimée. Voilà pourquoi ton choix fut le moment décisif, pour toi et pour moi, et pourquoi je me suis interdit d'intervenir dans ta décision, qui représentait à mes yeux l'accomplissement de l'oracle de Jérémie « *la femme recherche l'homme... la fille de la prostituée aime...* »

Nous nous sommes jetés au cou l'un de l'autre, nous adressant, moi des « Ammi » et lui des « Maria », moi encore « Jésus », lui enfin « Ruchama ».

PASTOURELLE

Ammi – Ruchama

Qui es-tu, qui luis dans mes fantasmes
comme la lune en une nuit d'été ?
Qui es-tu, fille, dont mon cœur s'éprend
avant que tu ne me blesses de tes yeux ?

Je suis bien Lo-Ruchama
la fille de Gomer, prostituée,
celle à qui Dieu n'avait pas fait grâce.
Mais Il m'a relevée
en m'appelant Ruchama :
Il m'a gratifiée
pour que je devienne épouse.

Je suis Lo-Ammi, le fils de Gomer,
celui que Dieu avait nommé « non-peuple »
Il a voulu que je devienne peuple,
m'appelant Ammi.
Je suis élu
pour devenir époux.

Ruchama, mon amie bien aimée...
Ammi, mon frère, que j'ai tant désiré.

Où étais-tu, Ruchama ? J'ai cherché
sur les pistes et les dunes du désert :
je n'ai pas pu te retrouver ;
je t'ai bien appelée
mais tu n'as pas encore répondu.

Je ne demeure pas dans le désert,
Ammi, mon frère,
mais je passe mon temps dans le jardin
cueillant des fleurs pour tresser ta couronne ;
je me regarde au miroir d'une source
afin de voir si je suis encor belle.
Personne ne connaît ce nom : « Ruchama ».
Ceux qui me cherchent par le désir du cœur
m'appellent par un nom qui sonne amour.
Ammi, mon frère, l'aimé de tous jours,
es-tu l'époux que le Seigneur me donne ?

Dis-moi ce nom mystérieux,
ma sœur,

afin que je puisse t'appeler
et montrer par les traits de mon vi-
[sage
que je languis de maladie
[d'amour.
Es-tu l'épouse que j'aime de
[loin ?
Tous ceux qui m'aiment me nom-
[ment Maria,
ma peau est souple, huilée de myr-
[rhe,
ma bouche douce comme fleur de
[miel,
mais mon cœur est amer
jusqu'à ce que tu viennes et
[m'embrasses.

Pierre et Jean

Je suis redescendue au jardin, près du bassin où j'ai trouvé Pierre assis au bord de l'eau ; à ses côtés, un jeune homme se tenait debout.

- Maria, voici Jean, un nouveau frère.
- Bonsoir, Jean.
- Bonsoir, Maria.

Nous nous sommes embrassés. Jean était un très jeune homme, aux yeux châtain clair et à la peau d'albâtre. Il était rêveur, plongé dans sa méditation. Nous connûmes alors un moment d'exaltation, auquel Céphas mit fin :

- Maria, le Maître a passé beaucoup de temps avec toi... à la pêche !
- Suis-je un poisson ?
- Sans doute le plus beau qu'un pêcheur ait jamais pris ! Ma sœur, ne t'étonne pas ; depuis que je suis devenu « pêcheur d'hommes », je vois des poissons partout.
- Comment es-tu devenu pêcheur d'hommes ?
- En parabole ! L'autre jour, j'étais dans ma barque, un peu au nord de Capharnaüm, là où le Jourdain débouche dans la mer. J'avais lancé mon filet mais, n'ayant rien pris, je commençais à virer vers le port quand un homme s'est approché de

moi. Son visage était lumineux et sa peau tannée par le vent, mais il n'était pas marin. J'ai eu l'impression qu'il revenait de loin, du désert.

" Que fais-tu, mon vieux ? m'a-t-il dit. Tu as jeté le filet et tu es revenu bredouille !
" Peut-être crois-tu que le lac est comme le bassin d'un jardin, foisonnant de carpillons ! L'eau est poissonneuse, mais souvent les poissons se cachent, ou partent vers la mer par des passages souterrains.
" Si les poissons s'enfuient, est-ce parce que l'eau est impure ?
" Peut-être que des courants insalubres la contaminent. Pour la purifier, de nouvelles sources devraient jaillir de l'Hermon... Quel rêve !
" Crois-tu que les rêves soient irréalisables ? Quel est ton nom ?
" Céphas, fils de Jonas.
" Céphas, n'as-tu jamais entendu parler de la source d'eau vive qui jaillira du temple, selon le message d'Ézéchiel ? Ce sera un torrent, qui coulera vers tous les ruisseaux et les fleuves du pays, donnant des eaux très pures. Il sera si profond que des poissons de toutes espèces le peupleront. Sur ses rives, de nombreux pêcheurs retireront des filets si lourds qu'ils peineront pour les amener. Le long du torrent, de nombreux arbres exposeront des fruits abondants...
" Homme, te voilà aussi à rêver, comme je le faisais en soupirant après les sources de l'Hermon.
" Mais puisque mon rêve fait suite à la vision du prophète, peut-être annonce-t-il sa réalisation ?
" Si Ézéchiel était parmi nous, il pourrait nous le confirmer.
" Les prophètes ne sont plus là quand leurs messages s'accomplissent, Céphas.
" C'est vrai, mais je voulais dire un prophète qui, avec l'esprit d'Ézéchiel, pourrait devenir le garant de la réalisation du message.
" Un prophète ne garantit jamais son message : seule la réalisation de son message témoigne de l'authenticité du prophète. Si ta pêche et mes paroles forment la parabole du message d'Ézéchiel, nous devenons alors prophètes dans l'esprit d'Ézéchiel.
" Qu'ai-je fait pour devenir parabole du message prophétique ?
" Tu as jeté ton filet là où le Jourdain débouche dans la mer, et réalisé ainsi le geste prédit par le prophète. Moi, je t'ai fait connaître le message, quand tu espérais que les poissons se prendraient à ton filet. La parole du prophète quitte l'écrit pour se manifester par ton geste et par ma parole. Je reconnais ainsi en moi l'esprit du prophète, et tu deviens le premier des pêcheurs d'hommes aperçus par le prophète au bord du torrent qui jaillit du temple."

- Pour la première fois, je comprenais la parole prophétique à partir de

l'expérience vécue, et sans avoir recours aux explications d'un rabbi : elle m'interpellait. J'ai repris le filet et l'ai lancé, comme l'un des pêcheurs décrits par le prophète. Cette autre parole m'est revenue à l'esprit : « *Dominez tous les poissons de la mer* ». Par mon métier, j'avais appris à reconnaître les poissons du lac ; maintenant, j'aurais cru les connaître par leur nom et exercer un pouvoir sur eux. Le filet était plein de poissons de toutes espèces, et si lourds que j'ai dû faire de grands efforts pour le ramener à la barque.

" Maître, me suis-je écrié en me prosternant aux pieds de cet homme, je reconnais que tu es un prophète.
" Et moi, je t'affirme que tu es un pêcheur d'hommes, Céphas. Ton nom ne sera plus Céphas mais Pierre, parce que tu es la pierre d'où a jailli la foi dans la réalisation de la parole prophétique."

Jean et moi, bouleversés par ce récit, nous avions écouté en silence ; Pierre a rajouté :
- Comprends-tu maintenant pourquoi je t'ai dit que tu as été saisie par la parabole comme un poisson dans le filet ?
- Oui, mais moi, j'ai été saisie à l'instant où j'ai puisé de l'eau, puis quand j'ai tenu en mains le flacon de parfum.
- Paraboles différentes, mais le même Royaume pour tous, reprit Pierre.
Jean, qui était resté silencieux, déclara alors :
- Il y a différentes paraboles, puisque chacun va vers Dieu par les actes de sa propre existence. La parabole du filet est sans doute la plus universelle, même si elle n'est pas la plus originale ! Nous ne pouvons pas échapper à l'amour de Dieu.

Nuit

près le repas nous nous sommes séparés, nous souhaitant une bonne nuit. J'ai mené Jésus à ma chambre, spacieuse et ouverte sur une terrasse agrémentée de plantes odoriférantes. Un citronnier, que j'aimais beaucoup, était chargé de fruits ensoleillés et aromatisés. Mon lit, large et confortable, avait des matelas de soie et des oreillers de plumes. Un voilage blanc brodé descendait du plafond, formant une coupole. Aussitôt entrée, j'ai soulevé le rideau à la tête du lit et me suis assise.

- Ton lit est paré pour une nuit de noces, a dit Jésus.

- Ne te plaît-il pas ?

- Pourrais-je ne pas aimer ce que tu aimes ? Mais pour se reposer, doit-on s'enfermer dans une cage dorée, comme des oiseaux captifs ? Ne préférerais-tu pas dormir sur la terrasse ?

- Cette nuit ne ressemblera à aucune autre !

- Oui, ce sera notre nuit d'amour. Aimer serait-il si blâmable qu'on devrait se cacher pour ne pas déshonorer la lune et les étoiles ?

- J'aurais honte de faire l'amour à ciel ouvert. Comprends ma pudeur, qui est le lot des femmes; depuis qu'Adam et Ève ont été chassés du paradis, la coutume veut qu'hommes et femmes fassent l'amour dans la pénombre d'une chambre. Je rougirais si je devais découvrir ma nudité.

- Si tu rougis, c'est que tu as honte de commettre un péché, ou du moins de te souvenir d'un péché commis.

- Peut-être le péché d'Ève, refoulé dans ma conscience de femme, refait-il surface ?

- Serait-ce le péché qu'Ève a commis en invitant Adam à faire l'amour tout nus ? Mais peut-on faire l'amour autrement ? Serait-il lui-même un péché, si Dieu en a fait le premier commandement ? Non, Maria, l'homme éprouve cette honte à cause du déclin de sa pureté originelle.

- À leur origine, l'homme et la femme étaient-ils purs ?

- Par notre amour, nous ne faisons qu'accomplir l'œuvre de Dieu, qui réalise l'unité de l'être masculin et féminin ; alors pourquoi rougir, quand Dieu lui-même a vu notre nudité pour s'en réjouir ? Il a ouvert nos yeux, Il s'est reflété en eux ; Il a vu qu'ils étaient beaux. Il a contemplé les seins de la femme s'épanouissant comme des grenades ; Il a vu qu'ils étaient désirables. Il a formé leur sexe, et Il a vu qu'il était pur comme une source. Nous renouvelons l'acte de création de Dieu, nous accueillons de nouveau son souffle

quand nos bouches s'unissent dans un baiser. Maria, nous ne devons pas rougir de faire sur la terrasse ce que nous jugeons bon et sain d'accomplir dans le secret.

J'ai senti un souffle frôler ma peau et une douce chaleur m'envahir. Mes vêtements, mes bandes brodées et mes dentelles m'empêchaient de respirer. Je me suis dévêtue. Immobile devant moi, Jésus me contemplait longuement, passionnément.
- Pourquoi ne te déshabilles-tu pas aussi ? À ton tour de rougir de ta nudité sous les étoiles !
- C'est la première fois que je découvre une femme entièrement dévêtue ! Tu es très belle... On croirait voir les beautés cachées du ciel se refléter sur ton corps et briller dans tes yeux ; couler le lait et le miel sur la terre promise, foisonner les lis dans les champs, briller d'argent les ondes du lac.

Il s'est alors déshabillé. À cette vue, j'ai ressenti une violente émotion, puis j'ai éprouvé le désir de revenir à la source de mon existence. Nous nous sommes enlacés sur la terrasse et nous sommes allongés sur la natte. La lune éclairait nos corps.
- Regarde, lui ai-je dit en élevant les bras, je saisis la lune, qui illumine l'œuvre que Dieu accomplit en nos corps. Sa bouche s'est ouverte à mes baisers.
- Ta bouche est exquise, Jésus.
- Ton baiser est pur, Maria ; tes seins sont lisses comme les dunes du désert.

Nous nous sommes aimés. Le rouge de la honte avait disparu de mon visage, chassé par le feu de l'amour. Dans notre étreinte, ses bras faisaient un avec les miens, comme si je me serrais contre moi-même. Les battements de nos cœurs s'accordaient, je vivais en lui et lui en moi. Un souffle nouveau nous habitait ; détendus, nous goûtions enfin la douceur du repos, nos corps s'offraient à Dieu pour qu'il vienne Lui-même s'y détendre.

- Que doit penser Osée de notre amour, lui qui a prophétisé notre mariage ? Ai-je murmuré.

- Sans doute s'en réjouit-il, puisqu'il aperçoit l'aube de l'accomplissement de l'oracle dont son amour était la parabole.

- Sa joie doit être parfaite : les enfants que nous engendrerons ne seront pas des fils de prostitution.

- Notre union est moins la parabole de la génération que celle de la plénitude de l'amour.

- Et nos enfants, alors ?

- Nous en aurons lorsque notre mariage se réalisera pleinement. L'important aujourd'hui n'est pas d'avoir des enfants, mais de nous aimer d'un amour parfait, unique, gratuit, jusqu'à la mort, pour témoigner de la nouvelle relation d'amour entre l'homme et la femme, de la

nouvelle alliance entre Dieu et les hommes. Nous sommes aujourd'hui partenaires uniques, l'« enfant » de notre parabole.

- Oui, Jésus, c'est un amour jusqu'à la mort... Jusqu'à ta mort comme père et la mienne comme mère...

- Afin que Dieu se manifeste comme père dans l'amour, au-delà de la génération, et que nous devenions fils dans l'amour... fils de Dieu selon le message d'Osée. Ainsi naîtront les hommes, dans le « surhumain ».

LE PREMIER AMOUR

Nous retournons, Seigneur,
au temps des origines,
quand Tu nous as formés
de la glaise du sol.
Nous revenons à Toi
pour que Tu nous façonnes
en une seule chair,
à Ton image.

Approche-toi, ô lune,
de ta lueur de lampe,
pour éclairer la voie
au Dieu qui vient.
Découvre-lui nos corps
qui s'entrelacent nus,
hantés par le désir.
Déjà le berceau s'ouvre
au surhomme qui naît.
Déjà l'âme s'égare
en rêvant le retour
à l'Esprit créateur.

Tu passes sur nos chairs
de ta main de potier ;
Tu creuses et Tu remplis,
Tu dessines des courbes
Tu arrondis, polis,
Tu lisses et Tu caresses.
Oh ! Le jeu de Tes doigts
qui frôlent notre peau
et flattent notre chair.

Mon sang court, ô Ruchama,
derrière ton cœur qui bat,
et ma sueur s'assèche
au velours de tes mains.
Ma bouche, Ammi, est lasse
du feu de tes baisers :
elle est déjà amère
en te donnant du miel.

Avant que Tu n'insuffles, Seigneur,
Ton souffle dans nos bouches
liées par un baiser,
va au jardin du lac
aspirer le parfum des lis,
l'haleine du jasmin.
Va vite à Nazareth,
où se froissent les vents,
embaument les cyprès.

Où sommes-nous, Ammi ?
Au temps des temps, Ruchama
Quand la lumière a quitté les ténèbres,
le jour s'est détaché de la nuit,
la terre a émergé des eaux.
Que vois-tu, Ruchama ?
Je vois, Ammi, la terre se couvrir
d'herbes et de plantes, d'arbres et de fruits ;
je vois des animaux courir au sol,

des oiseaux voltiger dans le ciel.
Je vois le rossignol sur l'amandier :
il chante le premier couplet d'amour.